

La patience

Kawkab al-Sharq, 23 juin 1933

C'est une vertu sans aucun doute — disons même l'une des plus délicates et des plus pures des vertus, peut-être la plus délicate et la plus pure de toutes. C'est par la patience que se distingue l'homme qui a atteint toutes les qualités de la virilité, celui qui est capable d'affronter l'adversité sans en être effrayé, sans en être accablé, sans que sa poitrine en soit oppressée comme s'il montait vers le ciel.

Par la patience, l'homme peut se moquer des événements, rire des calamités et sourire aux malheurs. Par la patience, l'homme peut supporter l'épreuve et tenir ferme dans l'adversité, regarder les choses d'un regard calme et serein, que ne vient troubler ni la crainte ni l'espoir — un regard droit et équilibré, fondé sur le jugement de la raison et la rectitude de l'opinion. Et par la patience encore, l'homme peut avancer dans sa vie active à pas exempts de précipitation et à l'abri des faux pas, dans la mesure où la nature humaine permet à ses détenteurs d'être exempts de précipitation et à l'abri des faux pas.

Mais cette patience a des types, et elle a des variétés et des formes, avec différentes qualités et différents aspects. Il y a une patience très lourde — qui ne contient pas seulement l'amertume de l'attente, mais aussi le poids des fardeaux et la rigueur de la privation. Et il y a une patience agréable entourée de variétés de bienfaits et de sortes de plaisirs, qui en tempèrent l'amertume, l'allègent quelque peu et la rendent supportable — bien plus, chère au palais et désirée dans l'âme.

Dieu a éprouvé la nation égyptienne par la patience en ces jours, sans faire de distinction entre ses riches et ses pauvres, entre son peuple et ses ministres, entre ses ignorants et ses savants. Chaque Égyptien est mis à l'épreuve dans sa capacité de patience, testé dans son endurance.

Le Premier ministre a mentionné la patience et ses mérites dans l'un de ses deux entretiens avec les journaux parisiens, faisant de la patience un principe de gouvernement et un fondement de la politique. Et le Premier ministre a été entièrement bien inspiré d'avoir trouvé le chemin de la patience et d'en avoir fait la base de tous les problèmes politiques

entre nous et les Anglais — bien plus, entre nous et les étrangers en général. Notre Premier ministre est convaincu que les négociations vont venir, sans aucun doute, et que le désaccord entre nous et les Anglais se dissipera un jour — mais le chemin vers les négociations et vers la résolution du désaccord n'est autre que la patience, et la patience seule. Et je vous assure que vous iriez à l'excès et à l'outrance — bien plus, vous dépasseriez l'excès et l'outrance dans quelque chose que je ne saurais comment nommer — si vous n'iez que notre Premier ministre est endurant et patient dans les questions politiques en général, et dans nos affaires avec les Anglais en particulier.

L'homme a pris en charge les responsabilités du gouvernement et a voulu négocier — mais il espérait négocier. Puis lorsqu'il est entré dans la deuxième année, il s'est mis à vouloir négocier ; ayant déjà tenu les élections et réuni le Parlement, il s'est approché des Anglais sur la question des négociations — mais ils lui ont demandé d'attendre, et il a attendu ; ils lui ont demandé plus de temps, et il leur en a accordé. Un été a passé, suivi d'un autre été, suivi d'un automne ; un hiver a passé, suivi d'un printemps. L'année parlementaire et la session parlementaire se sont achevées, et le Premier ministre s'est mis à vouloir négocier — l'appelant de ses vœux et insistant dans cet appel — mais les Anglais l'ont repoussé et il a été repoussé ; ils l'ont renvoyé en arrière et il a reculé ; ils lui ont demandé la patience et il s'y est précipité. Il s'y est précipité — mais à condition que les Anglais lui donnent un petit morceau pour patienter, comme disait feu le cheikh Ḥamza Faṭḥ Allāh, ou une friandise de consolation, comme disent les gens comme vous et moi. Et les Anglais lui ont donné ce morceau ou cette friandise : leur ministre des Affaires étrangères l'a rencontré à Genève et a effleuré avec lui un coin de la politique dans un coin d'une conversation. Le Premier ministre est revenu après s'être sustentré de cette maigre pitance, s'en accommodant et patient dans son attente. Un autre automne a passé, suivi d'un hiver, suivi d'un printemps ; et dans ces saisons des événements ont eu lieu pour lesquels le cabinet a été remanié deux fois, et le Premier ministre ainsi que certains de ses collègues sont tombés malades — mais rien de tout cela n'a ébranlé le Premier ministre dans sa vaste patience et son large endurance. Il est demeuré confiant dans les négociations, les désirant, insistant dans sa confiance et son désir, prenant recours dans la patience

et dans la visite du cheikh d'Imbāba et d'autres saints — jusqu'à ce que l'été arrive et qu'il parte pour la France se reposer et se sustenter de patience dans l'attente des négociations.

Il est donc patient et persévérant — un maître en patience et en endurance. Et sa patience ne se limite pas aux négociations ; elle s'étend à toutes les questions politiques qu'il rencontre en vertu de sa charge. Il est comme la nation égyptienne — désireux d'abolir les Capitulations, sans aucun doute, car l'abolition des Capitulations est une condition à l'accomplissement de la souveraineté nationale, et notre Premier ministre est très jaloux de la souveraineté nationale — rappelez-vous sa célèbre réponse au Premier ministre britannique. Il veut donc abolir les Capitulations, mais il prend recours pour l'abolition des Capitulations dans la même chose que pour les négociations : la patience, la longanimité, et la visite du cheikh d'Imbāba et d'autres des saints de Dieu. Et il arrivera sans aucun doute à l'abolition des Capitulations par le même chemin par lequel il arrivera à négocier avec les Anglais.

Notre Premier ministre est aussi jaloux que les autres Égyptiens que la dette nationale ne soit pas consommée et que ses intérêts ne soient payés qu'en papier — mais c'est là une question politique grave qui nécessite délibération et calme mesuré, ingéniosité et longue attente. Et notre Premier ministre est le meilleur pour délibérer et le meilleur pour être mesuré, le meilleur pour être ingénieux et le meilleur pour attendre. Il prend recours en tout cela dans la patience et dans la visite du cheikh d'Imbāba et d'autres des saints de Dieu sur lesquels il n'y a point de crainte et qui ne seront point affligés. Et tant que notre Premier ministre est patient et persévérant, fermement posté à Versailles, les Français et les Italiens et les Anglais lui obéiront — et ils accepteront de lui le papier à la place de l'or pur.

Et c'est ainsi que le Premier ministre donne aux Égyptiens une leçon de patience et de recours à elle face aux événements et aux adversités. Mais la patience du Premier ministre, aussi longue qu'elle puisse être, est légère et facile à supporter — parce que l'ajournement des négociations à une date indéterminée nuit au peuple égyptien dans ses intérêts, ses avantages, ses besoins et ses espoirs mille fois plus qu'il ne nuit à la

personne du Premier ministre. Parce que le maintien des Capitulations nuit à toute l'Égypte dans sa dignité et son indépendance mille fois plus qu'il ne nuit à la personne du Premier ministre. Parce que le retard dans la résolution de la question de la dette gaspille les intérêts de l'Égypte mille fois plus qu'il ne touche le Premier ministre. La patience du Premier ministre envers ces choses n'est donc pas une patience envers un tort qui l'atteint lui ou un préjudice qui le frappe — c'est une patience envers un tort qui atteint autrui, envers des douleurs qui font souffrir autrui, envers un préjudice qui touche autrui.

Qu'il est aisé d'être patient envers des choses pareilles ! Qu'il est aisé pour un homme en bonne santé d'être patient devant la maladie d'un malade — surtout quand ce malade n'est ni de sa famille ni de ses amis ! Nous sommes tous patients de cette façon, comme le Premier ministre ; car quelle qu'en soit l'amertume, elle est tempérée et allégée par la douceur de la charge et ce qu'elle entraîne de force et de puissance, de prestige et d'autorité, de luxe et d'aisance — en Égypte à un moment et en Europe à un autre. La patience du Premier ministre était l'une des formes du luxe que tous les hommes envient mais qui n'est pas accordé à tous les hommes.

Il y a une autre patience qui ne ressemble pas à la patience du Premier ministre — parce qu'elle est d'une amertume pure, sans mélange de douceur, sans atténuation de douceur ni d'aisance. Elle contient la soumission à des formes de coercition et d'injustice ; elle contient l'endurance des vicissitudes de l'épreuve et du malheur ; elle contient la faim et elle contient la privation ; elle contient l'exposition à la maladie et aux épidémies ; et elle contient plus que tout cela et de plus dur que tout cela : elle contient la conscience qu'ont les hommes d'avoir été créés nobles et libres, et l'impuissance des hommes à jouir de cette noblesse et de cette liberté. C'est cette patience amère, lourde et longue que Dieu a voulu imposer comme épreuve, en ces jours, à une génération d'hommes qu'on appelle les Égyptiens.

Dieu Tout-Puissant est capable d'éprouver les combattants et les patients par des variétés d'adversité — dans leurs personnes, leurs biens et leurs fruits ; et après les avoir éprouvés en tout cela, Il est capable de

les récompenser pour ce qu'ils ont enduré, de les rémunérer pour ce qu'ils ont supporté, de les bien rétribuer pour ce qu'ils ont combattu, et de leur rendre ce sur quoi Il les a éprouvés — pour qu'ils soient nobles, et pour qu'ils soient libres.

Que le Premier ministre soit donc patient à Versailles et dans d'autres contrées de l'Europe, et que les Égyptiens soient patients en Égypte — car Dieu est avec les patients ; mais avec les vraiment patients.